

*À la mémoire
des Médecins liégeois morts
dans la Résistance*



LIVRE D'OR

*À la mémoire
des Médecins liégeois morts
dans la Résistance*



LIVRE D'OR

45188
RRA/MEM
m 704/20

IL A ÉTÉ TIRÉ DE CET OUVRAGE
SEPT CENT VINGT-CINQ EXEMPLAIRES
SUR PAPIER GLACÉ BLANC HOLLANDAIS
DONT DEUX CENT CINQUANTE NUMÉROTÉS DE 1 A 250
ET
CINQUANTE-DEUX EXEMPLAIRES
SUR PAPIER VÉLIN BLANC HOLLANDAIS
DONT CINQUANTE NUMÉROTÉS DE I A L
ET DEUX LETTRÉS A ET B
ACCOMPAGNÉS D'UN DESSIN ORIGINAL DE OCHS

EXEMPLAIRE N° 225

Il ne reviendra plus !

D

DEPUIS des mois, on parlait à voix basse de son enlèvement par les hommes de la Gestapo. On apprenait des bribes de nouvelles, rarement une bonne, généralement les pires. Les raisons de l'arrestation restaient mal connues et ceux qui avaient le plus de motifs d'en être informés étaient ceux qui faisaient le moins de commentaires.

Puis, brutalement, l'épouvantable phrase se chuchotait : « Il ne reviendra plus ». Et entre deux commentaires de nouvelles militaires de jour en jour meilleures, on transmettait l'annonce de la mort.

Douze fois, rien que pour le corps médical de notre région de Liège, s'est répété le sinistre scénario.

Douze fois, des mères, des épouses, des enfants, après avoir attendu des jours et des jours un réconfort jamais apporté, après avoir espéré contre toute espérance, sont allés ouvrir leur porte un matin, au dernier messenger.

Douze fois, des médecins de chez nous sont morts pour leur Idéal.

Et si, de l'immense cortège des héros que leur dévouement à la Patrie et à leurs idées précipita au supplice, nous amenons aujourd'hui au pied de notre Perron douze d'entre eux seulement, ce n'est point pour établir devant le sacrifice et la mort une sélection qui serait un sacrilège, ce n'est pas pour distraire de l'hommage qui est dû à tous une parcelle quelconque, car ces douze-là comme les milliers d'autres ont participé tous à la même épopée. Ils sont les étincelles du flambeau qui devrait un jour conduire à la vie, à la paix, au bonheur une humanité clairvoyante et juste.

Mais cependant, ces douze, nous les avons mieux connus, nous les avons côtoyés.!

A côté de cet ardent amour de la Patrie dont ils brûlaient tous, à côté de la Foi qui animait l'un et de la Démocratie que voulait l'autre, ils avaient un autre lien, c'était leur profession et la manière dont ils la comprenaient.

Du vieux serment d'Hippocrate, ils avaient puisé l'impératif d'un devoir identique.

Ils avaient soufflé de leurs âmes la « poussière d'égoïsme » qui tombait sur le monde. Ils ont été douze consciences parmi les légions qui, au cours des siècles, ont tenté de créer un chemin plus aisé à gravir, n'ont pu faire que quelques pas hésitants sur cette route, ont voulu que d'autres viennent continuer l'œuvre, ont su que par un matin de liberté et de lumière, des hommes arriveraient au sommet.

Dans les quelques pages qui suivent, des amis nous disent ce qu'étaient le docteur Bodson, de Fléron ; le docteur Colman, de Huy ; le docteur Lambert, de Jupille ; le docteur Tilquin, de Grivegnée ; le docteur Deckers, de Loncin ; le docteur Mathy, de Liège ; le docteur Lombard, de Grâce-Berleur ; le docteur Deltour, de Saint-Nicolas ; le docteur Claude Leplat, de Liège ; le docteur Goffin, de Fouron-le-Comte ; le docteur Moreau, de Liège ; le docteur Gilles, d'Ougrée.

Que le lecteur ne voit pas dans la longueur inégale des articles, l'indication d'une valeur ou d'une sympathie différente. C'est parfois l'insuffisance de renseignements, le plus souvent le tempérament des différents auteurs des notices, qui sont les seules raisons de cette apparente inégalité. Tous ont droit à la même place dans les mémoires et les cœurs. Nous avons également demandé aux divers rédacteurs de traduire dans leur écrit les sentiments et les opinions qui animaient leur ami disparu : nous ne les en comprendrons que mieux.

A travers eux, nous rendons hommage : à tous les morts de la Résistance, à tous les déportés de tous les mouvements, de l'extrême gauche à l'extrême droite, morts pour un avenir qu'ils voulaient meilleur,

Aux héros du Corps Médical, dont chaque région de la Belgique a vu le sacrifice. Et si nous citons un seul nom parmi tant d'autres — celui du docteur de Bersaques, de Gand, dont la vaillance morale fut pour tant de médecins l'appel à la résistance — c'est simplement pour en faire le symbole des multiples victimes qui honorèrent la profession médicale,

A tous les médecins qui — au péril de leur vie — donnèrent leur aide et leurs soins aux blessés du maquis et aux aviateurs alliés ; qui participèrent allègrement à toutes les manœuvres contre la réquisition des travailleurs.

Si ce modeste volume rencontre auprès du public l'accueil que son intention mérite, les promoteurs tenteraient de constituer un fonds d'études pour les enfants des disparus : ils voudraient que, par-delà la mort, ce soient les pères eux-mêmes qui apportent à leurs enfants aide et protection.

...leur Père, qui ne reviendra plus !

Amicale des Médecins de la Résistance.

Liège, 1947.



(45)

*Cité Ardente, tu es ceinturée de
feu et de lumière.*

*Belgique, tu es parsemée de foyers
qui, demain, réchaufferont les cœurs
engourdis par l'égoïsme.*

*Quelle reconnaissance tu dois à
ceux qui, avec une sublime abnéga-
tion, ont fait passer dans ton âme le
courant vivifiant de leur héroïsme.*

Lambert Lombard.

NICOLAS BODSON

1911-1944

S

ON caractère gai n'excluait pas le sens du respect, de la discipline. Son jugement calme était guidé par la notion du devoir.

Médecin à l'âge de 24 ans, médecin hygiéniste à 26 ans, il avait débuté brillamment dans la carrière pratique à Fléron. Ses connaissances étaient solides, son dévouement de chaque heure, sa loyauté continue. Il fut versé en 1939 au 7^e régiment de ligne et fit une dure campagne du canal Albert à la Lys en passant par la Hollande.

Courage, bonne humeur, ascendant extraordinaire sur les troupes, ainsi le caractérisent tous ses amis.

Président régional des Anciens Combattants de 1940, médecin de diverses associations dont il devient le conseiller écouté, il est bientôt suspect à l'occupant qui ne manque pas de l'inquiéter. Sa maison est un poste de secours, un abri pour les réfractaires, un magasin de vivres pour les malheureux.

Affilié aux organismes clandestins, il y rendit service et fut un guide encourageant. C'est le bon Samaritain qui donne le secours matériel et moral, car il avait de l'idéal une haute et pure notion.

Et il disait : « Il est facile de faire son devoir quand on a Dieu pour flambeau ! »

Il vivait ainsi dans les dangers, dans ce danger qui fortifie et qui marque réellement le front des vrais élus.

C'est pourquoi il partit allègrement pour Forêt lors de l'offensive libératrice. On sait ce que fut le sombre drame du château del Marmol. Nicolas Bodson n'avait pas voulu abandonner les blessés et le jeune Teheux mourant qu'il reconfortait avec l'aumônier et le brigadier Husson.

Un assaut allemand s'effectua. Le château fut envahi. On ligota, on arrosa d'essence et on poussa ces sauveteurs dans le brasier. Des objets professionnels permirent de reconnaître des restes calcinés !

Nicolas Bodson ! Vie d'effort, de bonté, de piété et d'honneur. C'est une tâche immense que de relater une vie de devoir avec de pauvres moyens dont nous pouvons disposer.

JULES DELTOUR

1906-1945

Né à Grand-Axhe en 1906, diplômé en 1931, Deltour apparaissait comme un timide. Mais son cœur d'or attirait l'estime des confrères, la confiance et le respect de la clientèle. On peut dire de lui : intelligence, probité professionnelle, charité.

En 1939, il est lieutenant de réserve aux cyclistes-frontières et conquiert l'estime dévouée de ses hommes.

1940 ! Après une lutte acharnée sur la ligne Willebroeck - Capelle-au-Bois, il échoue à la Lys où, après tant de jours inoubliables, il est fait prisonnier.

Le chanoine Lett, vice-recteur de l'Université de Louvain, trace comme suit son portrait :

« Il m'a laissé le souvenir d'un compagnon agréable et *facile à vivre*.

» La première chose qui m'a frappé en lui — et qui ne s'est pas démentie dans la suite — était le caractère incroyablement sûr et précis de ses connaissances théoriques médicales. Aux questions les plus variées touchant les problèmes médicaux, il apportait presque toujours une réponse instantanée, nette, précise, chiffrée ; il possédait ces connaissances comme un excellent étudiant à la veille de passer un brillant examen minutieusement préparé. J'ajoute qu'il ne lui eût pas été possible — si même il en eût eu l'envie — de jeter de la poudre aux yeux, car un autre médecin occupait la même chambre, et s'étonnait d'ailleurs, comme nous, de la fraîcheur des connaissances théoriques de son jeune confrère. A première vue, le docteur Deltour — qui avait en tout des idées très personnelles et souvent singulières — paraissait plutôt renfermé, peu liant, peu désireux de lier de nouvelles relations ; il semblait même parfois faire étalage d'un goût modéré pour la profession médicale ; je me souviens l'avoir entendu dire qu'il était devenu médecin un peu par hasard et qu'il eut été fait plutôt pour l'agriculture.

» En réalité, à mieux le connaître, on découvrait chez lui et comme malgré lui, un sens du devoir médical absolument intransigeant et certaines délicatesses qui, plus d'une fois, étonnèrent ceux qui ne le connaissaient que superficiellement.

» Aussi, n'ai-je nullement été étonné lorsque, après mon retour au pays, j'ai entendu raconter, sur son compte, certains détails touchants sur la façon dont il donnait ses soins aux pauvres, de la bouche d'un vicaire qui l'avait rencontré au chevet de malades pauvres.

» Un autre point touchant était son attachement passionné pour ses deux petites filles, qu'il laissait parfois entrevoir comme à regret, avec pudeur.

» En fait de pittoresque, le docteur Deltour était un vrai *type* parmi les prisonniers. Il avait deux passions, les échecs et le... bricolage. Cette dernière passion se partageait entre l'élaboration d'innombrables petits perfectionnements dans *le confort* des prisonniers et l'édification de châteaux en Espagne à habiter et à meubler après son retour au pays. »

Libéré en octobre 1940, en sa qualité de médecin, il entre tout de suite dans la Résistance. Le boche connaît un ennemi de plus. Deltour met toute sa vitalité, toute sa science pour combattre la machine de guerre hitlérienne. Le danger lui devient allégresse physique et spirituelle ; il en a l'exaltation et la détente.

Dans « Luc Marc », « Zéro » ou « Service D », il est d'audace marquée : presse clandestine, maquisards, évadés ou occultés, parachutistes, tout est soigné sans répit, avec une énergie farouche.

On cite comme un secteur modèle, la section Landen-Aywaille dont il fut fondateur.

Quant aux œuvres de soutien, elles trouvent en lui, et le collaborateur et le médecin qui illustre bien cette parole d'Amiel : que votre être, non vos paroles, soit une prédication.

Il est arrêté en juin 1943 et connaîtra de nombreux camps et bagnes. Il connaîtra aussi l'évacuation vers l'Elbe en avril 1945 et tombera épuisé à Aussig (Tchécoslovaquie) où sa colonne le laisse dans un auvent pour tramways.

Depuis, la nuit s'est faite et nos banales consolations ne peuvent rien éclairer. Mais des hommes comme Deltour font honneur à la profession, à la cité, au pays. C'est en méditant leurs douleurs, leurs sacrifices, que nous comprendrons la grandeur morale de la Résistance qui a aidé les Alliés à réduire la méchanceté et la férocité hitlériennes.

De tels sacrifices ne seront pas vains.



Devant deux cents croix de bois

DANS ce cimetière où nul n'a accès, il y a deux cents croix. Deux cents modestes croix sans inscription et que seul un numéro distingue les unes des autres. Elles sont alignées dans un impeccable garde à vous. Ni fleurs, ni couronnes... La formule banale s'impose d'elle-même à l'esprit. Nul ornement dans ce tragique enclos. Pas une rose, pas un œillet. Des tertres recouverts d'herbes sauvages, image du dépouillement total. Rien pour atténuer la terrible austérité de la mort. Le bois de certaines croix a été si souvent délavé et trempé par les pluies qu'il en est devenu gris ; ailleurs, il a gardé toute sa fraîche couleur et se détache plus nettement sur le fond de verdure.

L'enclos est désert. Les seuls êtres humains qui, de temps à autre, y font courte apparition, sont des soldats allemands. Ils viennent, certains soirs, creuser de nouvelles tombes : trois, quatre, cinq à la fois. Le lendemain de grand matin, le craquement de plusieurs salves fait passer un souffle de feu qui effarouche les moineaux pépissant dans les grands arbres tout proches. Puis on voit apparaître les cercueils portés par les seuls familiers de ces lieux : des soldats gris, à la lourde démarche. Ce sont eux qui ont déposé les corps dans les pauvres cercueils de bois blanc que l'on va maintenant descendre dans les trous béants des fosses. L'opération ne dure pas longtemps ; quelques pelletées de terre et tout semble nivelé, effacé.

Des hommes qui, hier encore, comptaient parmi les citoyens les plus méritants de notre pays, sont enfouis pour toujours dans la vieille terre patriale où ils dorment à côté des camarades tombés pour la même cause et dans les mêmes circonstances.

Cœurs Belges, 1^{er} septembre 1944.

FERNAND TILQUIN

AVRIL 1946. La petite église de Grivegnée regarde tristement s'écouler la foule des amis qui se sont recueillis autour du catafalque. Fernand Tilquin, mort par le boche au camp d'horreurs de Belsen, entre vivant dans notre souvenir.

C'est à la fin de la tourmente 1914-1918 que Fernand Tilquin vint se mêler au monde étudiant liégeois. Il apportait, des confins de la frontière française, son esprit frondeur, sa cordiale franchise, sa bonne humeur rabelaisienne. Il fut le carabin dans toute l'acception du terme. Bon copain, aussi prompt aux élans d'une débordante jeunesse qu'aux manifestations d'un cœur généreux ; étudiant consciencieux, c'était un meneur de « guindailles ». Interne de valeur à la Maternité, c'était le boute-train des séries de stagiaires. Hautement apprécié de ses chefs de service, il mettait autant d'enthousiasme à la tâche médicale que de joyeuse animation au sein de l'équipe obstétricale à laquelle il était fier d'appartenir.

Étudiant de classe mais fervent carabin, Fernand Tilquin se devait d'être, aussi bien que médecin consommé, homme d'action désireux de disperser son activité dans des branches multiples.

Il s'occupa de politique et ses adversaires furent ses meilleurs amis. Les sportifs le trouvaient sur le front de bandière... et les « knock-out » pour lui, n'avaient pas de secrets. Nul médecin n'ignore son activité dans les unions professionnelles : âpre à la discussion, vibrant dans ses répliques, démolisseur acharné mais bâtisseur opiniâtre.

Sa tâche médicale ne passait cependant jamais au second rang. Il soignait ses malades de tout son cœur et la blague aux lèvres, les reconfortait.

Que d'états d'honoraires ne furent que lettres mortes et dettes de reconnaissance ! La consternation qui se lisait dans les regards de ses clients, rassemblés pour lui rendre un dernier hommage, reflétait mieux que toute parole le colloque humain qui s'établissait par delà les prières.

Fernand Tilquin haïssait le boche. Il le haïssait car il avait connu la race maudite de 1914 à 1918. Il n'avait rien oublié et rien n'avait terni l'éclat de cette sainte haine qui devait un jour lui valoir les vengeances d'un ennemi de toujours. Rien n'a cependant pu abattre son courage. De cellules de torture en camps de concentration, il a su conserver son caractère fort et jovial. C'est, à la tâche, épuisé par les soins qu'il prodigua sans compter, que notre confrère, notre ami, s'éteignit comme s'éteint la flamme qui ne veut pas mourir sans laisser derrière elle une traînée de lumière.

JEAN DECKERS

1913-1944

U

N engagement entre la Résistance et l'occupant laisse des morts et des blessés à Alleur, le 4 septembre 1944.

Jean Deckers sort de son domicile, suivi de son épouse, pour porter secours. Les Allemands l'entourent, écartent l'épouse. Le docteur disparaît avec d'autres prisonniers sans avoir pu remplir son devoir.

Il n'est jamais revenu ; il n'y eut jamais de renseignements.

Telle est la courte et dramatique histoire d'Alleur.

**

Etats de Service à l'A. S.

DECKERS

Jean-Pierre-Hubert-Louis
rue de la Sucrierie, ALLEUR.
né à LIÈGE, le 14 avril 1913
Lieutenant-Médecin
C^{te} E. M. Secteur Liège W.-Z. IV

Recruté par le Chef de peloton Lucien DEFREÈRE, s'est mis à sa disposition.

Alerté le 4-IX-44, par la fusillade du combat d'ALLEUR, se porta au secours des blessés. Arrêté sur les lieux mêmes où il donnait les premiers soins. N'a jamais donné aucune nouvelle depuis ce jour.

(s) M. PAULET.

Matricule 410.997.

Pour copie certifiée conforme à l'original se trouvant au Q. G. de l'A. S.

48, rue Montoyer, à BRUXELLES.

Le Secrétaire du Secteur,

(s) G. M. BOVY.

YSER 381. ANS.

ANDRÉ MATHY

NÉ A LIÈGE LE 23 AOÛT 1912

EXÉCUTÉ A HALLE-SUR-SAALE LE 21 JUIN 1944

« Aucune occasion héroïque ne s'est jamais offerte à celui qui n'était pas un héros silencieux et obscur depuis un grand nombre d'années. »

Maeterlinck.

S

SEPTEMBRE 1941. Dans une petite cuisine, un soir, à l'abri d'un grand store occulteur, sept hommes sont réunis. Parmi eux, trois jeunes gens, trois évadés français, écoutent les yeux brillants les explications de l'avocat X..., appelé par les L... père et fils pour leur donner l'itinéraire du passage de la frontière.

Quel est ce grand gaillard appuyé au radiateur, cherchant tantôt d'un pied, tantôt de l'autre, la résistance d'un barreau de chaise ? Il paraît nerveux, rajustant par gestes saccadés sa manchette de chemise, passant la main entre le cou et le col, rectifiant son nœud de cravate, tirant le pli du pantalon. Mais sans jamais perdre un mot de ce qui se dit. Le visage jeune et ferme est sympathique. Ses yeux se cachent derrière des lunettes à forte monture et les cheveux blonds et drus sont difficilement séparés par une raie.

C'est le Docteur André Mathy.

Lui, dont j'ai entendu dire qu'il forçait les sentinelles de la Citadelle à laisser entrer sa voiture, bourrée de vêtements et de victuailles pour les prisonniers français évacués de la côte. Lui, qui dépassait les camions les transportant en Allemagne et lançait, debout à son volant, les derniers colis qu'ils recevaient en territoire ami. Lui, qui à l'Hôpital Saint-Laurent, parvient à éviter la déportation à tout l'effectif français de la salle dont il assumait la responsabilité médicale. Lui, qui badigeonnait les murs officiels de « Victoire Anglaise » dont la prison Saint-Léonard porte encore la trace. Lui, qui lançait des ampoules de goudron contre la porte des premiers « collaborateurs ».

Nous devons par la suite mieux nous connaître...

Pour lui, ces jeux de potache s'avèrent bien vite insuffisants, médiocres et peu féconds. Il confie à un de ses amis la garde de sa vieille gabardine maculée des taches du goudron vengeur qu'il veut montrer — ô candide naïveté — à ses fils plus tard.

La guerre le surprend, alors mobilisé comme sous-lieutenant-médecin à l'ambulance du III^e C. A.

Dès la première heure de la tragédie, cet homme au caractère franc et loyal est heurté par l'injustice de l'invasion de son pays par un adversaire brutal et sans honneur.

Ces dix-huit jours de campagne stigmatiseront son âme. Il ne pourra jamais effacer de sa mémoire ni ses amis morts là-bas sur la Lys, ni ces spectacles d'horreur comme le massacre de Nivelles où lui, jeune médecin, ampute d'une jambe une fillette de 12 ans, à la lueur d'une bougie et dans quelles conditions !!!

La capitulation remplit son cœur d'une grande tristesse. Il ne veut pas accepter si facilement la défaite et ce jour-là il charge un de ses brancardiers d'aller dire à sa maman de ne pas s'inquiéter s'il ne revient pas... Il va tenter le passage en Angleterre. Malheureusement il n'y réussira pas. A son retour chez lui, il note avec simplicité, mais aussi avec un peu de fierté : « J'ai vécu des jours sombres mais magnifiques, craignant beaucoup plus pour maman que pour moi. J'ai la satisfaction intime d'avoir accompli mon devoir d'officier avec assez de conscience et de courage. Je crois que je n'ai pas déçu mes hommes ».

Son rêve est toujours de gagner l'Angleterre et tout en cherchant le moyen d'y parvenir, il travaille à l'impression et à la diffusion de la presse clandestine. Il s'exalte dans l'organisation du passage de Français évadés, puis trouve dans un groupe de sabotage l'occasion d'exprimer son potentiel d'activité. Là, il rencontre Jean Clockers, ce héros calme et fort pour qui il éprouve « une affection mêlée de tendresse et de respect ». Leur courte collaboration brutalement interrompue par l'arrestation de Jean, due au hasard, suivie d'une instruction fulgurante et d'une exécution rapide (le tout consommé dans les dix jours), va galvaniser à jamais le courage du néophyte.

Enfin, une filière !... le sabotage... un Service... une Ligne... l'Angleterre... Pas encore. Pour l'instant, les Alliés n'ont pas besoin de médecins. Il leur faut des volontés, des caractères, des observateurs intelligents pour surveiller les préparatifs de l'ennemi, pour participer de l'intérieur à l'écroulement des assises hitlériennes. Travail de taupe pour lequel André Mathy n'a aucune attirance instinctive, lui qui aime l'action violente, la lutte à ciel ouvert — dont il gardera toujours la nostalgie — mais qu'il va accepter parce que c'est la façon de servir qui lui est moralement imposée.

Le sang des héros est fécond, un meurt, dix autres naissent. L'alerte passée, les compagnons reprennent le travail, le courage centuplé par la révolte d'avoir perdu un des leurs et par le désir de vengeance devenu un devoir. Le docteur Mathy est désormais lancé à fond dans la grande aventure : la recherche du renseignement. Ce n'est pas celle qu'il a désirée mais celle qu'il a attirée et acceptée en toute simplicité, abdiquant par son adhésion toute préférence personnelle.

Dès lors, aucun sacrifice ne sera trop cher : il refuse de la clientèle, il encaisse sans broncher, avec joie presque, d'être remercié de sa mission médicale au charbonnage. Le service à l'extension duquel il ramène toutes ses pensées, toute sa volonté, toute son ardeur aimante, toutes les heures de sa vie. C'est en ce moment (Juillet 1942) qu'il devient le chef du secteur Sud-Est du Service Marc, auquel son travail forcené, son énergie inébranlable vont donner une impulsion prodigieuse qui l'effrayera lui-même. (A sa disparition, son secteur sera morcelé et confié à quatre chefs différents).

Avant tout, il paye de sa personne. D'un coup de pédale vif et infatigable, il sillonne sur sa bécane les routes de Campine et de Hesbaye, du Condroz et d'Ardenne. Il ira de la frontière hollandaise à la frontière française à la recherche de ces fameux postes de repérage à ondes ultra-courtes dont le secteur S.-E. du Service Marc sera un des premiers à signaler à Londres l'existence et les emplacements.

Il veut voir ces installations par lui-même, de près, de très près, de trop près et un jour une sentinelle ennemie fera feu sur ce promeneur indiscret. Il rentre de ces randonnées, harrassé de fatigue, mais heureux de tout ce qu'il rapporte...

Un jour, un groupe de ses agents est chargé de recueillir un parachutage. L'opération paraît dangereuse parce qu'il semble que le boche est en alerte. André Mathy n'hésite pas à prendre lui-même la tête de l'expédition et il vous dira : « ce n'est rien d'avoir peur, le tout est de dominer sa peur ». Dans des conditions dures, il vit sur le qui-vive, uni à ses agents par l'amitié et le même idéal patriotique.

Il fallait le voir de nuit comme de jour, par les quatre chemins de Liège et d'ailleurs, sur sa solide moto, avec sous sa gabardine un tas de paperasses, de rouleaux, de plans, d'armes, de cartouches, que sais-je encore ! Il entrait, botté presque toujours, les cheveux en plein désordre. Et avec cet ouragan entrait l'espérance !

Il lui arriva de ne dormir qu'une nuit par semaine, du samedi au dimanche et de ne s'accorder les autres jours que deux à trois heures par nuit. Pour tenir le coup, il neutralise le sommeil par une absorption massive de « pervitin ».

Le début de la semaine, il le consacre aux directives éclairées, aux suggestions précises, à l'endiguement des activités de ses chefs de groupe et d'agents.

Dès le mercredi, commence le rassemblement, la confrontation puis la sélection des documents avant leur synthèse finale et enfin la rédaction et la mise en page du rapport hebdomadaire. Un chef-d'œuvre de clarté et d'ordonnance qui devait forcer l'attention de Londres et lui valoir maintes félicitations.

Doué d'une mémoire prodigieuse, même lorsqu'il est abruti de fatigue, ce titan du travail frise l'encyclopédie en matières militaires, aéronautiques, économiques, ferroviaires... Il les domine d'un esprit clairvoyant qui lui fait pressentir l'espèce de renseignements dont les Alliés ont momentanément urgence. En vrai chef, il sait commander : « Jac, il me faut *absolument*, pour 12 heures *précises*... ». Mais il prend aussi la défense de ses chers agents devant le grand « patron », exigeant à l'extrême. Il devient alors le chef qui les aime sans le leur dire.

Son honnêteté absolue lui fait écarter impitoyablement tout collaborateur de moralité douteuse, ou celui qui prévoit un avantage immédiat ou lointain d'argent. La garantie d'un amour patriotique, le sens du devoir, la bonne volonté désintéressée, qui s'ajoutent à une certaine forme d'intelligence discrète et prudente, suffisent à ses yeux pour former un bon agent. Vous ne l'auriez pas reconnu, lui, que vous avez connu étudiant sectaire, prêt à foncer à première vue sur un adversaire politique, dans cet homme, jeune toujours, mais devenu d'une extrême tolérance. Il s'incline devant toutes les valeurs, toutes les compétences, toutes les opinions, pour autant qu'elles entrent dans le cycle fantastique de la lutte contre l'ennemi.

Il tient son monde en haleine par le dynamisme de sa nature, la contagion de son sourire, la confiance dans l'avenir, la foi dans l'utilité de l'œuvre entreprise. Dans les

rare moments de découragement — les plus grands n'y échappent pas — il pense à Jean Clockers dont le cran (n'a-t-il pas dit à ses juges : « vous aurez ma tête, mais d'autres que moi s'offriront la vôtre ») et la sérénité devant la mort, seront pour lui la flamme qui éclaire et la chaleur qui ranime.

Avec un souci de discipline militaire, sans l'ombre d'une critique, il fait maintenant siennes les volontés de Londres, il accepte les directives du « patron » d'un esprit large et respectueux des hiérarchies.

Ses qualités exceptionnelles d'honnêteté, de travail, de dévouement et de compétence font de son « secteur » l'un des mieux chevillés du pays et le désignent à la succession éventuelle du grand chef.

Tout autre à sa place serait ébloui de l'importance du rouage qu'il manœuvre. Lui au contraire, conserve une humilité profonde et édifiante qui le fait rester fidèle à la pensée de Psichari, inscrite en première page de son agenda médical de 1940 : « L'important dans la vie n'est pas de faire de grandes choses, mais bien de donner son maximum d'effort ». En toute sincérité, il l'a généreusement donné !...

Au milieu de cette activité débordante, il garde une certaine nostalgie de son métier. Il notera : « La lecture de Marie Curie me fout le cafard en constatant le point lamentable où j'en suis à 28 ans... », et ailleurs : « Mon métier *si beau* en temps ordinaire m'indiffère actuellement... Pendant la guerre, trop de souffrances, trop d'inégalités autour de soi m'empêchent de prendre intérêt à mon métier... ». Il restera cependant pour les rares malades qu'il accepte encore de soigner (il faut surtout sauver la face), le médecin consciencieux, bon et toujours aimable, pour qui « charité » n'est pas un vain mot. La seule empreinte de métier qui lui reste de sa profession, est sa conscience. C'est ainsi qu'il interrompt la rédaction de son rapport pour visiter un enfant malade dont l'état le laisse soucieux, qu'il provoque une consultation, tant il craint n'être plus en possession complète de sa lucidité de diagnostic et il vous dira : « C'est une chose épouvantable de tenir entre ses mains la vie des gens, quand on n'a plus assez de tranquillité d'esprit pour y penser ».

Le 13 mars 1943, coup de théâtre, la G. F. P. l'arrête près de la Grand'Poste, en pleine rue, à un lieu de rendez-vous.

En Allemagne. Nous le rencontrons à Torgau, au moment où, lui, est déjà condamné à mort. Ses premières paroles expriment les pensées qu'il désire, avant toute chose, communiquer à sa mère et sa sœur : « Je ne regrette rien, je referais ce que j'ai fait s'il m'était donné de recommencer ; qu'elles me pardonnent la peine que je leur fais, mais nous nous retrouverons dans la paix du Ciel que j'espère atteindre en peu d'étapes et en peu de temps. S'il est possible, je désire dormir mon dernier sommeil aux côtés de mon père, à Liège. J'ai beaucoup prié, je suis prêt à partir. » Un rien d'émotion dans la voix, c'est tout... Nous parlons d'autre chose.

Les tortures de la captivité l'ont laissé égal à lui-même. De ma cellule je l'entends chanter à tue-tête. Devant le Conseil de Guerre, il se charge du fardeau des responsabilités pour alléger la peine des autres, avec une admirable désinvolture et une extrême souplesse d'esprit. Ses compagnons diront de lui qu'il incarne le réconfort dans les jours sans fin de la détention.

Tout en se dissimulant un peu, nous échangeons encore quelques mots et comme

je reconnais être toujours sans haine contre l'ennemi (ce qui avait maintes fois fait l'objet de discussion entre nous) avec toutefois impossibilité d'amour pour cette race étrangère, il me répond d'un accent profondément convaincu : « Les races, quel préjugé ! »

Je ne l'ai plus revu.

Cher André, je me penche sur les quelques notes jetées par toi dans les deux premières années de guerre et j'y découvre mieux encore les chemins que tu as suivis pour gravir les hauteurs. Ton destin a été heureux parce que ta mort a été heureuse. Il t'est arrivé ce que tu as voulu qu'il t'arrive. Tu as cherché les événements et tu les a rencontrés pour les élever jusqu'à ton idéal et ta foi.

— Pendant la mobilisation, à Dave : « Si cette mobilisation est lamentable pour ce qu'elle comporte de handicap pour ma situation, côté scientifique et matériel, je me rends compte que mon séjour ici par ce qu'il comporte de calme et de possibilité de retour sur soi, peut représenter de richesse pour ma vie morale. Il est maintenant normal que je monte en brûlant les étapes : ce sera fait. »

— « Le mariage m'est interdit par les circonstances. »

— « ...Oui mon Dieu, un seul espoir : l'envol. Je dois le faire quoi qu'il en coûte. Je ne peux pas attendre qu'un changement de situation me tombe tout cuit dans la bouche : il faut que j'intervienne moi-même. Aide-toi et le Ciel t'aidera. Compris ! »

— « Si je veux obtenir de cet acte (le départ) non seulement la libération de mon corps et de mon esprit, mais une rénovation totale de mon être, je dois m'y préparer afin de ne pas m'y lancer avec l'idée d'un pis-aller trouvé pour lutter contre l'imbécillité de ma vie actuelle. Je dois laisser à ce geste ce qu'il a de noble et de désintéressé dans son premier élan. »

— « Mon Dieu, je vois que Psichari a eu ses faiblesses et cependant il a remonté le courant. Moi je suis beaucoup plus bas, je ne saurais monter si haut. Mais je puis remonter un peu, ce serait peut-être le commencement de l'ascension, aidé par cette décision de sacrifice qui me relève tout de même un peu à mes yeux. »

— « Il me *saute* à l'esprit que seules comptent ici-bas les valeurs spirituelles *divines*. Je n'ai qu'à leur accorder une plus grande place dans ma vie. Mon Dieu, *j'ai confiance*, le reste Vous me le donnerez si telle est Votre volonté. »

— Veillée de Noël 1941 - Période de sabotages.

« Mon Dieu, je Vous remercie des grâces accordées ces derniers temps et des belles actions que Vous avez daigné me faire remplir !!! Je n'ai pas encore pu changer l'orientation de ma vie dans le sens désiré. Cependant je me suis adapté à ma situation actuelle et suis parvenu à en tirer *profit en maintes circonstances* !... J'ai à cause de cela intensifié ma vie religieuse... »

— « Si j'essayais de profiter du Carême pour faire un bond définitif... Aidez-moi à être moins hypocrite vis-à-vis de moi-même. Aidez-moi à rompre cette dualité en moi : riche en principes et en certains actes, mais si pauvre en d'autres domaines. »

— « Ce qui me manque, c'est de m'enthousiasmer à fond sur quelque chose, de n'avoir pas de vie intérieure. » (*sic*).

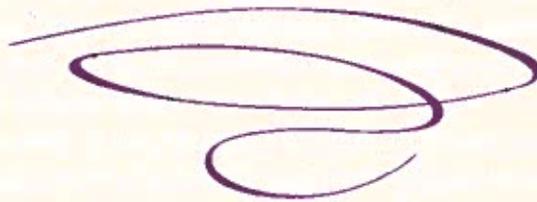
— 8 septembre 1942. Sa dernière page qui sera, je pense, sa profession de foi.

« Décidément, les circonstances font que mon cher désir ne se réalisera pas. Ma besogne ici m'en empêche. Seulement, je suis tellement occupé que j'ai à peine le temps de me tourner vers Vous, mon Dieu. J'espère que le mal et les fatigues que je me donne sans compter interviendront dans ma part de Ciel parfois bien compromise. Mon Dieu, maintenez-moi en état de grâce, ayez pitié de notre pauvre faiblesse d'homme. Je me sens si petit en face de Vous et si coupable. Aidez-moi à avoir une vie en rapport avec ma besogne que j'accomplis de mon mieux, que je vous offre de tout mon cœur et à laquelle je consacre toute ma vie. »

— De prison il écrira : « Je prends tout ce qui arrive sous l'angle divin, me mettant en pleines mains de Jésus et de sa Mère ; faites comme moi, vous verrez quel splendide réconfort on y trouve. »

Le testament verbal qu'il m'a confié marque l'acceptation simple et sublime de son destin, l'hommage désintéressé à son sacrifice, sa confiance infinie dans la miséricorde divine et sa dernière attache humaine à la terre ancestrale. Il s'autorise pourtant une seule tristesse : la souffrance infligée aux chères âmes laissées à Liège qu'il sait pourtant braves et fortes selon l'Évangile.

Dieu l'a exaucé au delà de sa prière puisque la méditation, à la faveur de sa croix, a dissipé en son âme les ombres de la haine et que la lumière de la charité et du pardon a illuminé son ascension vers les sublimes sommets.



MAURICE LOMBARD

1897-1944

LORSQUE l'aube tragique de mai 1940 se leva, Maurice Lombard n'était pas remis des suites d'une grave chute de cheval. Cela ne l'empêcha pas de répondre à l'appel de la Patrie et la campagne des dix-huit jours le vit, non comme médecin, mais à l'active, le bras en écharpe, à la tête de sa compagnie.

Rentré au foyer, il fut, tout de suite, de la Résistance. Il participa à tous les services : formation des groupes de combat, transmission des renseignements, journalisme clandestin, aide aux réfractaires. Le M. N. B. fut son mouvement de prédilection.

Le 29 juin 1943, il fut arrêté et ne parla pas. Il fut déporté le 29 septembre par la G. F. P. alors que le tribunal allemand devait le 30, le condamner à mort.

De Bochum, il partit le 1^{er} octobre 1943 pour le camp d'Esterwegen, après avoir échappé à un sérieux bombardement qui tua 80 Belges.

Outre le travail forcé, vis-à-vis duquel les corrections à la boche ne manquent point, Lombard fera du travail médical, de ses meilleures initiatives et pour aider les amis. Cela ne peut guère être accepté. Voici Lombard au camp n° 1 de Borgenmohr, puis de nouveau à Esterwegen, à la prison de Kersem, à Dachau enfin. Il y soigna des typhiques ; il contracta de la furonculose, l'érysipèle qui l'emporte le 4 mars 1944.

Simple histoire de nos héros.

Tragique et sublime.

CLAUDE LEPLAT

Paris 1917-Lommel 1945

*N*é sous l'autre guerre, Claude Leplat fut instruit des plus nobles traditions. Diplômé avec grande distinction à l'âge de 25 ans, il quitta le service du Professeur Brull pour suivre celui du Professeur Govaerts, à Bruxelles.

En même temps que ce service clinique, il fut inscrit au groupe Zéro, service Doneux sous les ordres M. 12 dès novembre 1942. Le courrier le retrouvait entre Bruxelles et Liège, à Tongres, à Hasselt.

Cela ne suffisait pas à ses désirs. Il partit en janvier 1944 pour l'Angleterre, par l'Espagne et Gibraltar. A Londres, il fut attaché à la Sûreté, puis aux Civil Affairs, puis au Service Sanitaire. Mais il avait l'ambition de combattre et il fut rattaché à une unité active et désigné enfin comme médecin aux Belgian Armoured Cars de la première brigade B. L. A. Par la Normandie, il revint à Bourg-Léopold rejoindre cette unité qui était en action sur la Meuse, en septembre 1944.

Il fut tué en service commandé le 26 mai 1945, à Lommel.

Il portait la Croix des évadés.

Le destin tragique marque souvent les plus aptes, les plus purs, et les espoirs anéantis nous laisseraient hésitants s'il n'y avait toujours, devant nos yeux, le but que ceux-là que nous pleurons ont poursuivi avec âme et fierté et sans autrement s'enquérir.





MARCEL MOREAU

26 février 1945

L'AMICALE de la Résistance salue ce confrère qui eut été digne d'être son dirigeant par la droiture de son caractère, par son attitude irréprochable et pour son activité.

Quelle fut la clarté de sa pensée, quels furent son talent net, son courage et aussi son humour parfois âpre !

Les qualités scientifiques de ce neurologue, de ce psychiatre, de cet expert de grande classe, se retrouvaient chez le patriote qu'il resta jusqu'à la limite de ses forces.

Moreau fut volontaire de 1914-1918. Trop jeune, il ne put combattre qu'à l'offensive libératrice de 1918 où il fut blessé. Il reprit du service en 1940, sous l'uniforme d'abord, puis dans les services de la Résistance.

Moreau était silencieux et il a fallu qu'au jour des funérailles, des amis levassent le voile qui révéla ses actes courageux et efficaces.

On avait lu *Churchill Gazette*, la *Libre Belgique* ; on avait apprécié sans connaître l'auteur. Et qu'il écrivait donc bien ; comme il relevait le courage des opprimés ; comme il narguait Gestapo et G. F. P.

Au Comité Médical Liégeois d'Épuration, où il siégea avec autorité et où on ne le remplaça pas, il se montra justement sévère. Sa conduite antérieure le permettait.

Son ombre a plané sur les ultérieures séances et souriant à ses pensées, ses collègues ont souvent espéré son approbation silencieuse.



GEORGES GILLES

Capitaine-Commandant - Médecin de Réserve

LORSQUE le docteur Georges Gilles rentra dans ses foyers à Hotton, après l'armistice de 1918, il avait déjà un passé lourd de gloire. Au front, dès le 4 août 1914, il y occupe les fonctions de médecin de bataillon aux grenadiers, au 3^e chasseurs à pied, aux 5^e et 15^e régiments de ligne, au 8^e d'artillerie et il finit la guerre avec ses chers fantassins au 17^e de ligne.

Pendant ces 50 mois de guerre, il ne quitte pas le front un seul jour, il vit la vie du soldat, partageant ses peines et ses rares joies. La victoire le rendit à sa femme, tout auréolé de gloire. Cependant, les gaz toxiques l'avaient meurtri dans sa chair et avaient brisé sa santé d'une façon définitive.

Il reprit néanmoins ses fonctions de médecin de campagne dans cette Ardenne qu'il aimait tant. Mais ses forces le trahirent bientôt. Classé dans la catégorie des grands mutilés et invalides de la guerre, il dut abandonner la pratique médicale et vint se fixer à Liège pour exercer les fonctions de médecin-hygiéniste de la commune d'Ougrée.

Ce grand invalide estime qu'il n'a pas encore assez donné à son pays ; il reste à la disposition du ministre de la Défense Nationale et le 10 mai 1940, le commandant-médecin Gilles se présente à l'Hôpital militaire de Liège pour prendre son service. Ses chefs estiment qu'il est trop affaibli pour suivre l'armée et le renvoient dans ses foyers.

Mais Georges Gilles voulait servir, toujours servir. Dès 1940, il s'enrôle dans les services secrets. Il fait partie du service de renseignements M. 12 en qualité de chef de sous-section d'Ougrée. Il accepte les missions les plus périlleuses.

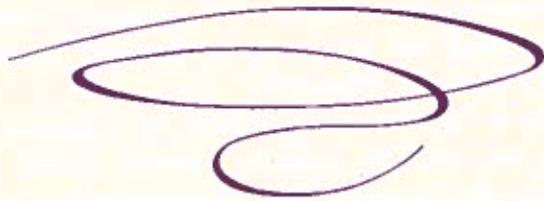
Cependant, il est arrêté le 16 février 1943. Les Allemands ont dit de lui : « Gilles était le chef de groupe et son véritable animateur. Il pourvoyait ses complices d'explosifs pour commettre des actes de sabotage et de violence contre l'armée allemande ». Si nous avons reproduit ce texte, c'est qu'il constitue pour notre cher camarade disparu, la plus belle citation à l'ordre du jour de la Nation.

Georges Gilles fut fusillé à la Citadelle, le 8 mai 1943.

Il refusa le bandeau et mourut bravement en grand chrétien qu'il avait toujours été. Il avait tout sacrifié à son pays : ses plus belles années de jeunesse, sa santé, sa famille, et il lui donna enfin sa vie.

Toujours il restera pour nous la personnification des plus hautes vertus civiques et de l'amour du pays poussé jusqu'au sacrifice suprême.

Parce qu'il avait l'âme ardente et chevaleresque de nos vieux champions de la liberté, le docteur Gilles a accepté sur le front intérieur un poste particulièrement périlleux. Il y est tombé sans peur, ni reproches. Et la grandeur d'un pays est faite de la qualité d'âme de ses fils.



JULES GOFFIN

de Fouron-le-Comte

Fusillé par les Allemands le 9 octobre 1943

Né à Noville-les-Bois, le 31 mars 1897, Jules Goffin est encore élève aux humanités en 1914. Lorsque les services de renseignements s'organisent, il en fait partie dès 1915 et déploie malgré son jeune âge, une activité aussi grande qu'intelligente.

En 1918, venant à un rendez-vous au « Phare » à Liège, il s'y voit arrêté par la Police Militaire allemande qui a pisté et suivi le compagnon de lutte que Goffin devait y rencontrer. Après un emprisonnement de plusieurs mois, la victoire alliée lui rend la liberté.

Fin 1940, c'est au même café du « Phare » à Liège qu'il prend service à « Cleveland » devenu plus tard « Clarence ».

A l'agent du service qui l'engage et le charge d'organiser le réseau du service s'étendant le long de la frontière hollandaise de la Meuse à Montzen, au nord, et une zone comprenant la région d'Aubel, Visé, Clermont, etc., il rappelle que dans ce même local il fut cueilli en 1918. Et en riant, ajoute : « J'espère être plus heureux cette fois-ci ».

Le docteur Goffin commence à produire aussitôt. Rien ne se passe dans la région qui est affectée à sa surveillance, qui ne soit renseigné dans les bulletins hebdomadaires. C'est avec un intérêt tout spécial qu'au dépouillement, au classement et à la coordination des renseignements, on prend connaissance des renseignements du groupe « Marat » (c'est le nom de guerre de Goffin !). Il a d'ailleurs su s'entourer de collaborateurs habiles et dévoués. Il use largement de l'initiative laissée aux chefs de groupe, exécute l'esprit des directives qu'il reçoit et ne se contente pas de la lettre de celles-ci. Bientôt aussi il passe la frontière jusqu'à Maestricht d'une part, en Allemagne d'autre part. Son agent de Maestricht, employé de chemin de fer, est d'une audace rare et complète par des précisions remarquables les renseignements qu'il fournit sur le trafic ferroviaire.

Ame généreuse, le docteur Goffin ne sent son besoin de servir satisfait que le jour où à côté de l'ingrat service de renseignements — dont le rendement n'apparaît généralement pas ! — il fait le maillon d'une chaîne organisée pour le rapatriement des prisonniers et des aviateurs.

Une telle organisation comporte par elle-même, à ce point des dangers, que bien peu d'entre-elles n'ont subi des désastres totaux.

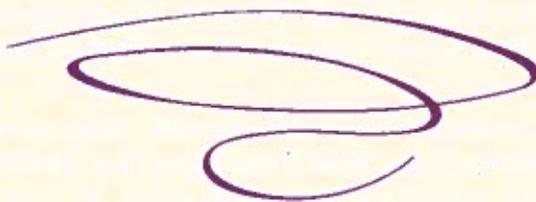
C'est ce qui arriva au groupe dont le docteur Goffin était un des plus grands animateurs et un des chaînons les plus dangereux.

Un traître s'étant glissé dans l'organisation, parvint à en connaître le détail, fut le témoin de l'activité de celle-ci, dépista non seulement la ligne de rapatriement, mais le groupe du Service de Renseignements et en fit arrêter en même temps à peu près tous les membres.

Le docteur Goffin et ses compagnons arrachés de chez eux le 15 octobre 1942, furent incarcérés en Hollande, la tête de ligne du service de rapatriement se trouvant dans ce pays.

Malgré les interrogatoires serrés et la brutalité des moyens de pression utilisés par les policiers allemands, le docteur Goffin qui seul connaissait l'échelon supérieur de son service de renseignements, ne dévoila absolument rien.

En même temps que lui, leur chef, douze de ses compagnons de lutte furent exécutés à Utrecht, après les souffrances d'une longue captivité, le 9 octobre 1943.



Les braves gens

I

l y a combien de mois déjà qu'il a été arrêté ?

On le dit à telle citadelle et jamais ceci n'a pu être confirmé.

Personne ne l'a vu. On a bien envoyé un colis, mais est-il parvenu ? Mais il est toujours permis d'espérer.

Puis voici de mauvaises nouvelles : arrestation au village voisin, perquisitions encore.

Entre temps, le tunnel voisin a sauté et on craint les représailles : otages et déportation.

*
**

La libération est venue et la vieille mère s'attend au retour de son grand fioux, auprès de ses petits enfants.

Mais quelqu'un annonce qu'on vient de retrouver les derniers fusillés et qu'il serait sur la liste, avec trois autres du pays.

Ce matin, avant l'aube, un camion a quitté le village et la troupe s'est augmentée aux hameaux voisins.

Par les bois aux feuillages d'automne, par les villages où flottent des drapeaux, on est arrivé à la ville. Et tout respire une joie calme. Les reverra-t-on ? Qu'ont-ils souffert ? Qui nous renseignera ?

Et voici des racontars imprécis qui mettent au cœur un vague espoir. Mais chacun se tait : car l'Ardennais est élevé dans la grande nature silencieuse. Il ne lui convient pas de faire de grandes démonstrations. Et lui aussi, ne fit-il pas son devoir en silence avec cette rude énergie qui est celle de la vie régionale.

*
**

Le groupe est en ville et bientôt au bureau des recherches et des exhumations. Chacun s'empresse : voici des souliers, une mèche de cheveux, des boutons de manchettes, un débris de vareuse, de pantalon, des bretelles.

N'est-ce pas assez ? Ce doit être lui, c'est à lui. Il faut le voir. Et l'épouse veut le voir : car c'est à lui, ces simples souvenirs. Courage ; j'irai.

*
**

Devant ces restes glorieux et qu'une toilette difficile a rendu presque présentables, elle tombe en sanglots dans les bras de l'infirmière.

C'est lui !

Rappelez-vous comment il apporta tels renseignements au service d'espionnage ? Son attitude à l'arrestation ; son adieu à son fils. Et ce voyage dont il rentra, ayant encore échappé une fois.

On parle des risques ou de grands devoirs auprès de ce cercueil qui vient d'être fermé pour toujours.

Que dira-t-on à la vieille mère qui attend encore et prie ? Il faudra rentrer, sans lui et sans un souvenir. Rien ne reste.

*
**

La ville est animée, drapée de ses drapeaux, bruyante des troupes qui passent, acclamées. Le groupe est seul, personne ne le remarque. Il est assuré de funérailles honorables pour ceux qu'on avait pensé revoir. Et sans eux, le camion reprendra le chemin des bois où se cache le village.

Oui, plus tard nous ferons le transfert...

*
**

Le groupe s'en va, plus seul encore. Sur un banc du boulevard, on mangera, sans faim, une tartine. Et là, ils jettent un dernier regard sur le dépôt mortuaire orné de sa croix rouge.

Chacun dit quelque souvenir.

Mais que dire à la vieille mère, et aux enfants ? Cette mère, brisée par un douloureux voyage, dira qu'à la ville on a fait honneur à leur père. Elle songe à un avenir lourd, aux serments qui s'échangeaient et aux promesses des premiers jours de guerre.

Elle se signe et songe qu'elle sera seule pour réaliser, comme lui fut ardent à réaliser, simplement et en silence, tout son devoir pour le pays, pour la liberté, pour la justice.

Journée grave, journée douloureuse sans doute, mais journée d'honneur de braves gens.

Docteur R. L. - 1945.

JOSEPH COLMANT

1903-1944

LE 6 août 1944, dans l'après-midi, aux côtés de deux autres martyrs, le docteur Joseph Colmant tombait au Champ d'honneur, assassiné par les collaborateurs de l'ennemi.

Meurtre odieux, privant une société où ils brillaient, de trois natures d'élite, trois esprits remarquables, trois cœurs généreux.

Pratiquant la médecine à Huy depuis 1931, le docteur Colmant s'y était acquis comme spécialiste des maladies du nez, de la gorge et des oreilles, une véritable renommée. Son art, il l'avait choisi quand, en 1928, interne au service d'oto-rhinolaryngologie du professeur Breyre, il obtenait son dernier diplôme universitaire. Il en acquit toute la maîtrise après avoir vécu trois ans à Strasbourg et à Paris, où, auprès des professeurs Canuyt et Bourgeois il parvenait au titre enviable d'assistant de clinique.

Ses malades et ses confrères, quand il s'installa, lui firent tout de suite confiance. Il la méritait par sa remarquable intelligence, la sûreté de son diagnostic, ses vastes connaissances, son habileté opératoire et sa probité professionnelle. Toujours soucieux d'apprendre, il était rapidement devenu clinicien averti et chirurgien adroit doublé d'un remarquable théoricien.

Depuis qu'il n'est plus, j'ai parcouru ses fiches d'examen empreintes d'un jugement sûr, d'une rare finesse d'observation. Pas de médications stéréotypées ou fantaisistes, un souci constant de faire de la bonne et vraie médecine. J'ai examiné de ses anciens clients ; ils sourient à son image qu'ils retrouvent dans mon bureau et je vois dans leurs yeux humides la reconnaissance qu'ils lui garderont toujours. J'ai aussi retrouvé chez ses opérés les succès d'une technique sûre et précise.

Les confrères de Colmant l'avaient en haute estime. De régions fort éloignées, de Hannut ou Barvaux, lui venaient des malades ou des appels de médecins dont jamais il ne déçut l'absolue confiance. Ceux qui venaient le trouver ou l'appelaient à leur chevet l'adoraient.

Les nombreux amis qu'il s'était faits et qui, si souvent, se retrouvaient à sa table toujours accueillante, appréciaient son esprit alerte, sa nature vive, toujours en mouvement et son caractère généreux et passionné.

Son éloquence redoutable, sa volonté de fer et sa vivacité de manières s'oubliaient tout de suite devant sa bonne humeur toujours charmante.

Colmant était enfin un travailleur acharné. Cherchant sans cesse à approfondir ses connaissances, il s'était composé une large bibliothèque scientifique qu'il consultait à tous propos, annotant, complétant, critiquant chaque article qu'il lisait. Il assistait aux Congrès, aimait à passer ses courtes vacances auprès de maîtres étrangers et revenait enthousiaste avec de nouvelles idées et de nouveaux instruments. C'est ainsi qu'en 1933, à la suite d'une visite d'étude à la clinique du professeur Haslinger, à Vienne, il revenait passionné par la technique bronchoscopique et se mettait tout de suite à la pratiquer.

Vint alors l'heure de la grande tourmente.

Joseph Colmant fut un brave soldat et quand nous dûmes déposer les armes, il fut, malgré sa douleur, de ceux qui jamais ne crurent à la défaite. Sa foi dans la victoire des Alliés, il la proclama au premier jour de l'occupation ennemie, sa honte et sa fureur de voir des Belges collaborer avec l'ennemi, il la dit bien haut, méprisant ouvertement, trop imprudemment, les rexistes et les traîtres.

Quand le fort de Huy devint la sombre prison que tant de patriotes connurent, le docteur et madame Colmant réussirent souvent à leur venir en aide ; quand du ciel de nuit tombaient des parachutistes blessés, quand du maquis parvenait un appel de secours, on savait que l'on pouvait toujours compter sur la science, le cœur et le dévouement du docteur. Quand enfin, pour certaines audacieuses actions contre les « noirs », nos patriotes faisaient appel à lui, Colmant savait jouer son rôle avec le généreux enthousiasme et le courage téméraire qui étaient toute sa nature.

Il s'était donné corps et âme à la Résistance et pour l'Armée Secrète, il avait organisé dans le secteur Marsouin, en Hesbaye, de magnifiques postes de secours.

Hélas ! comme personnalité, mais aussi, mais surtout par sa haine farouche qu'il ne dissimulait pas à l'ennemi et ses collaborateurs, il s'était lui-même désigné comme victime expiatoire.

Par un beau dimanche d'août 1944, Colmant avait abandonné la prudence qui, depuis quelque temps le tenait souvent éloigné de chez lui. Dans l'après-dîner, une auto s'arrêtait devant sa demeure. Des collaborateurs belges en civil, usant de leur tactique habituelle, cernèrent et envahirent la maison, repoussèrent madame Colmant qui s'interposait, pénétrèrent dans la salle à manger.

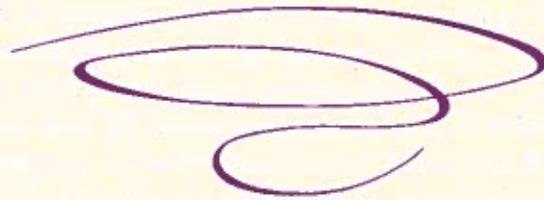
Le docteur était au téléphone en conversation avec un confrère qui l'appelait auprès d'un petit malade. L'appareil lui fut arraché des mains. Il se vit entouré, sommé de suivre ceux qui savaient à quel destin ils conduisaient cet homme au port fier et méprisant.

Dans l'auto qui l'emmenait, cependant, Joseph Colmant abandonna vite toute espérance. Ceux qui l'entrevirent entre ses deux gardiens le comprirent à son regard fixe, à ses traits farouchement crispés. Deux autres voitures se joignirent à celle qui l'emmenait, emportant deux autres victimes. Vers sept heures, le soir, en lisière d'un bois isolé sur les hauts d'Andenne, on retrouvait les corps des martyrs, abattus à coups de revolver.

Joseph Colmant, dans son désir de lutte pour la liberté, était tombé, symbole d'honneur et de bravoure, à l'aube d'une délivrance pour laquelle déjà il avait tant donné.

Puissent la Croix de Chevalier de l'Ordre de Léopold avec palme, la Croix de Guerre avec palme, la Médaille Commémorative, décernées par le Gouvernement à titre posthume à ce brave, apporter un peu de baume au cœur de l'épouse qui, à ses côtés, s'était montrée si digne de lui.

Docteur A. L.



JUSTIN LAMBERT

13 février 1908 - 23 octobre 1942

C'ÉTAIT le moins grand et le plus frêle d'entre nous. C'était sans doute le plus résolu. Il était animé d'une énergie inégalable.

A l'Athénée Royal, handicapé par la taille, il suivait cependant le cours d'éducation physique, tenant si bien son rang dans l'équipe que plus tard il devint l'orgueil du Professeur Dehoux qui ne manquait jamais de faire remarquer, lors des concours inter-universitaires, qu'il présentait une équipe non sélectionnée. Et Justin s'élançait placidement, n'évitant ni un torrent, ni un triple saut.

Quand nous allions chez lui préparer nos examens, il interrompait toujours notre travail deux ou trois heures après le goûter qu'il faisait préparer par sa brave sœur Anna. Il nous menait sur les hauteurs de Jupille et nous montrait tous les beaux coins et les splendides horizons du pays qu'il aimait.

Esprit pratique, il était prompt à réaliser ses idées et nous ne fûmes pas peu surpris quand il nous montra un terrain de tennis qu'il avait aménagé lui-même dans son jardin. Il y battait fort proprement René DEBAETS, autre ami, mort héroïquement en service commandé.

Dès son arrivée à l'hôpital, il devait se montrer excellent clinicien. L'art de l'auscultation pourtant si difficile était inné chez lui.

Installé à Jupille, il n'abandonna pas pour cela le contact avec la faculté et resta attaché à la policlinique de médecine. Dans sa commune, il introduisait de nouvelles habitudes médicales, multipliait les examens de laboratoire, n'hésitait devant aucune innovation et appliquait à la médecine de clientèle les règles qu'il avait apprises dans la médecine hospitalière.

Rapidement, il devint ainsi le maître incontesté d'un véritable petit fief médical.

Il pratiquait l'amitié comme une religion. Je ne puis oublier que c'est lui qui m'appela pour ma première intervention en clientèle. A cette heure solennelle qu'ont sans doute vécue tous les chirurgiens, cet instant où l'on va savoir si on possède la maîtrise de son art, je ne pus m'empêcher de lui demander s'il osait vraiment me faire confiance. Justin eut un bon sourire, me tendit le bistouri au-dessus de la table en me disant : « Pourquoi ne ferais-tu pas aussi bien qu'un autre ? »

Vint la guerre et Justin montra que son âme était une lame d'acier. Pas question

de répondre à la moindre organisation nouvelle. Il ne connaissait ni D. K. K., ni ordre des médecins.

Quand il fut question de sévir contre lui et de l'exclure de ses cours de Croix Rouge s'il ne s'inscrivait pas, son comité répondit simplement qu'il n'y aurait plus d'argent pour la Croix Rouge à Jupille s'il s'en allait.

Tel était cet homme qui suscitait autour de lui, dans toutes les classes sociales, des concours extraordinaires et qui amenait au chevet de ses malades les plus pauvres, la femme la plus riche pour soigner leur ménage.

Comment connaître toute son activité de résistant ? Participant au Service J. A. P., aidant les réfractaires, les évadés, les parachutistes, il se faisait dénoncer à un moment où bien des résistants d'aujourd'hui réfléchissaient encore.

Arrêté le 14, il devait succomber aux mauvais traitements de l'ennemi dès le 23 octobre 1942.

Brave et honnête Justin !

Ton arrestation et celle de ta courageuse femme confirmaient une activité que nous devinions. Nous savions ton âme impavide et l'annonce de ta mort nous révélait que tu n'avais pas cédé aux tortures.

S'il est vrai que les morts trouvent leur consolation dans les actes des survivants, tu as su que ton exemple avait galvanisé nos sentiments de résistance et que ton souvenir restera pour nous le symbole de l'action patriotique.



Aux Médecins morts au combat

A côté de ceux qui donnèrent leur vie à la Résistance, nous voulons rappeler la mémoire des médecins de Liège, morts à la guerre.

FRANZ ANDRÉ, 1910-1940. Criblé d'éclats, le 12 mai 1940, alors qu'il accompagnait ses soldats du 1^{er} régiment de ligne sous un violent barrage d'artillerie, à Ville-en-Hesbaye.

EDMOND RAICK, 1893-1940. Volontaire et blessé de la campagne 1914-1918, commandant en 1940 le service de santé du 1^{er} de ligne, esprit franc et juste, vrai chef de corps, dévoué et plein d'allant, fut également victime du combat de Ville-en-Hesbaye.

GASTON VAN LIEFDE. Exemple du dévouement médical et de l'attachement filial, fut blessé au fort de Fléron. Une maladie accélérée par les fatigues et les blessures, emporta rapidement ce praticien exemplaire et ce soldat courageux.

RENÉ DÉSIROTTE. Déclaré inapte au service militaire, il voulut quand même rejoindre l'armée le 10 mai 1940. Pris dans un bombardement sur la route de Saint-Trond, il soignait des blessés lorsqu'il fut abattu par des mitrailleurs allemands.

ALPHONSE FRINGS, 1902-1940. Médecin à Welkenraedt, il rejoignit l'armée comme lieutenant-médecin au 1^{er} régiment des cyclistes-frontières. Le 17 mai, à Humbeek, s'est porté en pleine bataille au secours de soldats blessés. Il fut tué par une grenade lancée par des soldats allemands embusqués. Il laisse le souvenir d'un médecin dévoué, consciencieux, d'une infinie bonté.

HUBERT DELREZ, Verviers, 1900-1940. Médecin-chef de la Croix Rouge de Verviers, il avait passé la nuit du 10 au 11 mai au poste de secours et rentra chez lui à 6 heures du matin, lorsqu'il fut tué par un obus. C'était un médecin remarquable, très cultivé, un homme de caractère doublé d'un cœur d'or.

A la mémoire des médecins liégeois